

Ordinations diaconales de Julien Dupont et Laurent Perrault

St Hilaire-Le-Grand

Fête de l'Ascension - 13 mai 2010

Ephésiens 1,17-23/ Evangile selon saint Luc 24, 46-53

Sous le nom de Saint Luc, il existe dans le Nouveau Testament deux livres : l'Evangile et les Actes des Apôtres. Ceux qui connaissent les écrits de Saint Luc savent qu'à un moment donné, ce livre unique a été divisé en deux parties. L'ascension sert en quelque sorte de préface au livre des Actes des Apôtres, comme elle couronne la façade de Notre-Dame-la-Grande ou le grand vitrail de la cathédrale de Poitiers. De ce fait, l'Ascension, qu'aucun autre évangéliste ne relate, prend une importance décisive. Pourquoi Luc a-t-il tenu à rédiger ce récit qui est devenu, parce qu'on ne le comprend pas, malheureusement, la source de douteuses plaisanteries ?

Luc part de ce qu'il a vu et entendu. Ce qu'il a vu, en accompagnant les Églises fondées par Saint Paul au sein du bassin oriental de la Méditerranée, c'est la douleur des gens. Rappelons-nous que cette civilisation qu'à vingt siècles de distance nous jugeons admirable, repose sur des injustices faites aux hommes. Une poignée de républicains s'appuyait sur des milliers d'esclaves. De même, certaines semaines, des îles comme Délos, ou le port de Corinthe vendaient des centaines d'hommes et de femmes. Ce marché paraissait évident, normal, habituel... Vous savez, des expressions comme « *On a toujours fait comme ça* » « *il est normal que* » « *il est évident que* »... par toute leur paresse intellectuelle, ces formules empêchent de réfléchir au sort des hommes. Luc a entendu les explications que donnaient les religions populaires. Elles répondaient aux inégalités et contentaient les intellectuels qui n'ont pas envie de s'intéresser à ce que subissent les autres. Une propagande de la fatalité.

*
* *

Pour ces croyances imaginez une terre, la nôtre, recouverte d'un nombre variable de cieux. Cinq, sept, neuf selon les théories mais il est sûr que, quel qu'en soit le nombre, ces étages aériens pesaient sur les épaules des hommes. Quand Saint Paul parle « *des esprits des airs* », il désigne par là ces anges ou ces démons tour à tour bons ou méchants, qui faisaient peser une chape de plomb sur le dos des gens. Ces démons, ces esprits avaient un visage précis, une réalité profondément concrète : c'était la puissance impériale de la police de Rome ; c'était déjà la spéculation sur les blés et les huiles d'olive : c'était le dédain d'une majorité de la population tenue pour moins que rien et presque livrée à la dépendance. Ils représentaient l'asservissement de gens qui n'arrivaient même plus à lever la tête tant leur vie était perdue.

Alors, que le Christ soit ressuscité, j'allais dire tant mieux pour lui ! Mais eux ? Si la foi n'a pour objet de que faire de notre existence de belles âmes, excusez-moi mais elle apparaît pour eux comme un égoïsme déguisé. En même temps, il y a peut-être encore plus tragique, en ce que ces esprits des airs, ces énergies illusoires, à la fois impitoyables, pesants et méchants, pour les uns, ces mêmes esprits animaient des penseurs approuvés, soutenaient des armées et des violences, inspiraient des arts. Ces mêmes courants instruisaient les philosophes de l'époque. Là aussi, à cause des inégalités sociales qui écrasaient l'existence des gens, les théories les plus étranges tentaient de justifier aveuglément un ordre du monde.

Voilà que, par l'Ascension Luc nous annonce que le Christ vivant n'est pas ressuscité pour lui seul, mais il est ressuscité pour trouer, pour percer tous ces étages qui mettaient les gens à genoux et la tête en bas. Voilà que l'Ascension créé l'espoir de la liberté. Les hommes vont pouvoir se relever et marcher debout et reconnus dans leur dignité. Nous ne sommes plus sous le règne de la fatalité, nous ne sommes plus livrés

aux aléas du hasard. L'Ascension remet l'humanité debout.

Les premiers chrétiens, ne l'oublions pas, tenaient précisément à prier debout et se gaussaient de ces païens qui s'agenouillaient et se prosternaient devant des divinités idolâtres qui n'étaient jamais que le reflet de multiples tyrannies.

*
* *

Ce n'est pas parce qu'aujourd'hui, nous n'entretenons plus ces idéologies ni ces représentations du monde, que nous ne vivons pas sous la chape de plomb d'un certain nombre de loi que nous avons inventées. Nous ne croyons plus aux sept cieus et ils nous font sourire. Mais les conditions de travail sont-elles idéales pour tout le monde ? La famine a-t-elle disparu de notre terre ? Y-a-t-il égalité pour les hommes et pour les femmes ? Aucun servage ne subsisterait ? Est-ce que l'Ascension, vraiment, a mis notre terre debout ? Et notre histoire libérée ? Allons... Nous sommes, hier comme aujourd'hui, devant une réalité en tous points comparable. Il est révélateur que, cette année même, de se rappeler que la spéculation sur les céréales, qui a ruiné les petits paysans de la Galilée, quand le Christ y vivait, la même spéculation est en train aujourd'hui de mettre à mal un nombre important de paysans de France, comme si nous n'avions rien appris, comme si l'Ascension du Christ était restée une fête religieuse, heureusement chômée par la grâce de Bonaparte.

Pire, il demeure la même ambiguïté ! Là où l'homme se construit, indique l'endroit exact où l'homme peut se détruire. Nous sommes capables de prouesses techniques et scientifiques admirables. Elles sont capables aussi de nous enchaîner, et parfois de nous asservir. Ce n'est pas parce qu'une technique devient possible, qu'elle est humainement souhaitable. Et les extraordinaires tours de force de certains laboratoires n'ont jamais été ni un droit, ni une manière de vivre, sauf bien entendu pour ceux qui empochent.

Les endroits mêmes où nous pensons trouver du progrès, peuvent fournir les lieux de nos enchaînements, au point que le principe de précaution est devenu la règle la plus générale de notre société. On se méfie de tout, on se protège de tout, on ne prend plus aucun risque, on s'assure pour tout. Nous créons nous-mêmes nos propres chaînes. Je ne plaide pas pour l'inconséquence. Je dis qu'une telle ambiguïté existe encore. Ce qui reste étonnant et sujet de réflexion.

Ce qu'il faut bien comprendre, c'est que le Christ lui-même s'est situé dans cette ambiguïté. D'abord, sans ambiguïté, il n'y a pas d'humanité et, sans cette ambivalence où le bien et le progrès se retournent, où l'amour peut se muer en amère possession, l'histoire humaine n'existerait pas. Le Christ a endossé cette ambivalence de l'homme parce qu'elle fait partie de sa condition même. L'ennui de l'ambiguïté est qu'il nous faut décider. Il nous faut apprendre à composer entre des orientations diverses et contradictoires. Nous aimerions tellement soit que le matérialisme des choses, du travail, de la vie quotidienne et de tout autres activités et occupations prenne les décisions à notre place ; et nous aspirons à ce que quelqu'un nous dicte de manière idéale ce que nous devons faire en-deçà de notre responsabilité. Mais nous savons bien que nul n'apporte de solutions sans notre conscience et qu'il existe des tyrannies religieuses et morales pires encore que celles des réalités matérielles.

En se plaçant dans cette ambivalence, le Christ n'a pas apporté de solutions uniques, il a rendu complètement à l'homme sa liberté de décider de faire son histoire, parce qu'il a souhaité à cet homme d'autres types de relations.

*
* *

L'Évangile met dans nos mains des relations de confiance et non pas des relations explosives. Il met dans nos forces des relations de partage et non pas des relations d'égoïsme. L'Évangile nous place, plus que devant un système religieux, somme toute très réconfortant, il nous place chacun devant la libre décision de savoir ce que nous faisons de notre vie et comment nous la construisons avec les instruments que nous

avons. C'est votre œuvre, c'est votre vie privée que rien ne peut altérer, sauf vous mêmes, soutenus par l'application de cette immense pitié du Christ, acceptant l'ambiguïté humaine jusqu'au moment où elle a été levée par la mort, ce moment où l'homme coïncide avec l'image qu'il donne.

L'Église du Christ ne peut pas faire fi de cette histoire, si elle croit à l'Ascension du Seigneur. Elle est donnée pour aider l'humanité à se redresser. On ne peut pas croire à la réalité de l'Ascension et abandonner les hommes, à leur détresse, à leurs misères, à leurs chaînes, ni se contenter d'un humanitaire publicitaire et lointain.

L'Église doit-être là où le Christ lui-même a marché, aussi bien auprès de Zachée, auprès de la femme en pleurs, qualifiée de pécheresse. Le Christ a mis en priorité les relations comme fondement de la dignité. Et c'est là que l'Église doit se trouver. Ces relations nouvelles, où naissent-elles ? Vous le savez bien ! Elles naissent dans votre famille, elles naissent dans votre travail, dans vos engagements, dans vos responsabilités. Là où monte l'œuvre que vous construisez, l'essentiel s'y joue.

Lorsqu'elle ordonne un diacre, l'Église ne pense pas d'abord à elle. Au nom du Christ, elle sait que, en dehors d'elle, dans les lieux de travail, dans les lieux de recherche, dans les endroits de responsabilités, là où vous risquez votre propre vie, là Dieu, même si vous ne le savez pas, Dieu est en cause, parce que l'essentiel de l'humanité est en action. Le cœur de la mission y est aussi en cause.

Donc le diacre se doit, dans son travail, dans sa vie de famille, dans ses engagements, pointer ces endroits où la vie et l'histoire de l'homme sont exposées. Il doit à tout prix maintenir la dignité de chaque homme. C'est pour cela que l'Église combat la facilité de l'idéalisme toujours insuffisant pour répondre aux aspirations humaines et trop aisément culpabilisateur. S'appuyer sur un seul aspect de cette ambiguïté, idéaliste ou immédiatement concret, frise toujours l'injustice. Evitons de croire qu'une sacralisation résoudrait quoi que ce soit : privilégiant un aspect, elle en accentue les limites.

L'Eglise se fait servante et le diacre est serviteur. Sans diaconat, une Église risquerait de n'être jamais que cléricale. Vous comprenez maintenant pourquoi, avant d'ordonner un prêtre, l'Église veut qu'il fasse l'expérience de la fragilité des hommes, de l'urgence nécessaire à le relever et de mettre également en œuvre la miséricorde du cœur.

Le pasteur n'est pas un vétérinaire, ni un maquignon. Au-delà de lui-même, il se place dans les espoirs et les fragilités, parce qu'elles expriment la vérité des hommes. Le pasteur, le serviteur aiment en ces endroits de naissance. Parce que le diacre, de par ses engagements, sait bien la peine de vivre, le dur métier de vivre, qu'il l'a expérimenté, il peut vous servir fraternellement.

Une image en est donnée : les mains d'un homme, ses mains, qui dans un instant seront posées sur la tête de Laurent et Julien donnent un signe extraordinaire de la confiance que Dieu fait à l'homme au service des hommes. Mes mains humaines vont devenir un instrument de l'Esprit-Saint. Parce qu'au cœur de cette fragilité, de cette indécision, au cœur de nos vies, Dieu nous aime et nous fait confiance. Et c'est cela, cette immense confiance première et radicale de Dieu, que le diacre est amené à servir par vous, pour vous et avec vous.

τ Albert ROUET
Archevêque de Poitiers